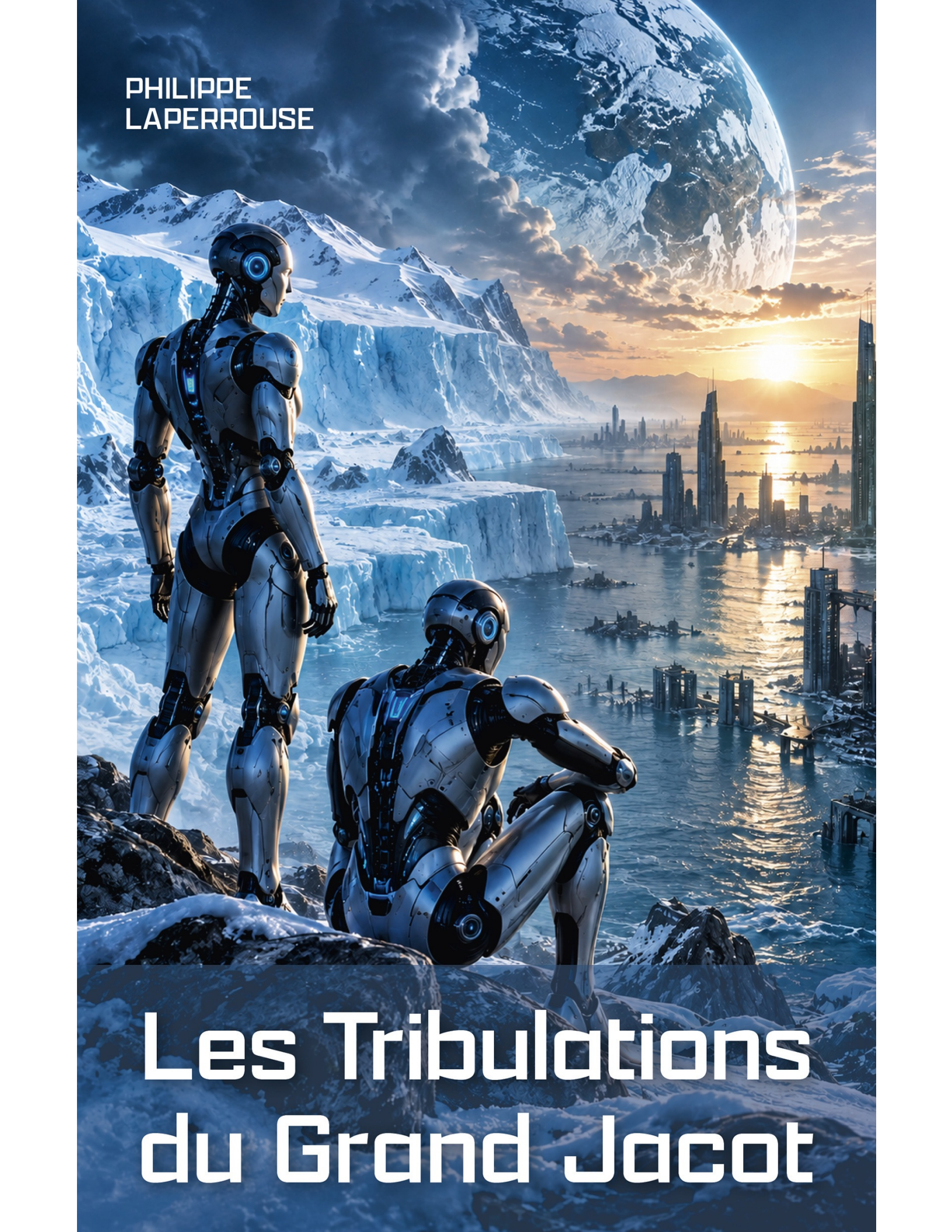




PHILIPPE  
LAPERROUSE

# Les Tribulations du Grand Jacot

Philippe Laperrouse

## Les Tribulations du Grand Jacot

© Philippe Laperrouse, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1624-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1. Le Grand Jacot

## Mars 2066

Je fais partie des veinards dont l'âge est facile à calculer, puisque je suis né en 2000.

À l'approche de la fin de leur vie, de nombreuses personnes éprouvent le besoin d'écrire sur leur existence, comme si elle était importante. Moi, c'est exactement ce que je viens de faire. J'ai beau cultiver une certaine originalité de pensée, je n'ai pas manqué de coucher sur le papier les vicissitudes par lesquelles je suis passé, tout en me donnant l'air de ne pas les trouver graves.

J'ai eu la chance de me confronter à un tas de gens intéressants et à d'autres qui l'étaient beaucoup moins. J'ai parlé avec des êtres absolument merveilleux d'authenticité, mais aussi des individus d'une nullité dérangeante. Ma rencontre avec le Grand Jacot ne prend place dans aucune de ces catégories. Elle était d'un ordre extraterrestre, voire extranaturel.

À l'époque, vers 2016-2017, nous étions une bande de dégénérés, élèves de première au lycée Diderot. Dans le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris, la population était qualifiée de classe moyenne. Elle n'était ni blanche ni noire, ni grande ni petite, ni cultivée ni ignare, etc. Autrement dit, on ne savait pas la décrire et c'était bien comme ça.

Après les cours, nous nous réunissions chez *Le Père François*, un bistrot de quartier comme il en existait encore, à côté des établissements de l'Éducation nationale. C'est là que nous venions parfaire notre apprentissage. Les bons jours, nous étions une dizaine, dont cinq ou six filles qui constituaient notre auditoire préféré. À grand renfort de sodas ou de café pour les plus désargentés, nous nous racontions ce que se disent entre eux des jeunes de 16-17 ans, de toute génération, c'est-à-dire n'importe quoi en lien avec la révolution sociale que nous estimions indispensable pour changer l'ordre installé.

Parfois, Jacot, que nous appelions affectueusement le Grand Jacot, venait discuter avec nous. « Discuter » est une façon de parler, car c'était surtout lui qui prenait la parole. Le plus souvent, il se faisait le plaisir de nous démontrer que nos bavardages ne volaient pas très haut. Il se lançait dans de brillantes synthèses qui nous éblouissaient. Il avait au moins le mérite d'évoquer avec compétence les attentats qui sévissaient alors en France.

Il avait beaucoup lu, beaucoup vu et, selon lui, beaucoup voyagé. Pour tout dire, ses résultats scolaires n'avaient jamais correspondu à son immense savoir. La faiblesse de leur niveau s'expliquait par sa propension à oublier de fréquenter

les cours du lycée. Nous en avons déduit que son expertise dépassait de loin celle de nos profs, puisqu'il n'avait pas besoin de leurs enseignements. Il nous dominait par sa culture, mais aussi par sa haute taille et ses cheveux en bataille. À l'époque, il était d'usage de passer le moins de temps possible chez le coiffeur, la crinière hirsute était censée nous donner l'air décontracté.

Pour en revenir à Jacot, il était le plus âgé. Il avait 20 ans, je crois, ce qui conférait à son avis le poids de l'opinion d'un sage qui a vécu. Lorsqu'il parlait, j'étais fasciné par sa pomme d'Adam qui allait et venait le long de son cou de girafe. Nous avions un peu peur de son regard qu'il tentait de rendre supérieur et de sa grande bouche qui énonçait des vérités qui nous étaient inaccessibles. Je constatais cependant avec regret qu'il aurait eu besoin de soins dentaires, ses molaires me paraissaient malsaines.

J'aimais bien ses interventions. Il avait sur nous l'avantage de la clarté. Sur n'importe quel sujet sociétal, ses paroles étaient attendues et absorbées par nos jeunes esprits, de sorte que Jacot n'était pas loin d'être considéré comme un modèle. Le fait qu'il ait tenté d'entrer dans plusieurs écoles de commerce et qu'il ne soit jamais parvenu à y étudier ne nous importait pas. Jacot, nous le situions en dehors de tout cursus universitaire identifié. Il avait de nombreuses relations dans tous les milieux. Parfois, il affirmait parler avec des journalistes, ce que nous trouvions captivant : nous le hissions alors au niveau des principales vedettes de cinéma.

Dans notre groupe, il m'avait remarqué pour mon assiduité. Un jour, il me fit l'honneur de me dire que je lui posais de bonnes questions sur la vie, ce qui n'était pas le cas de mes « amis », surtout des filles qui – toujours selon lui – n'avaient aucun niveau de réflexion. Plein d'audace, je lui proposai de continuer nos échanges en tête-à-tête, un samedi après-midi, à l'heure où les autres seraient confinés chez papa, maman.

Nous fixâmes notre rendez-vous le 26 mars 2016, dans l'arrière-salle du Père François. Très fébrile, je pris soin d'arriver en avance pour ne pas risquer d'écourter notre conversation. Le Grand Jacot apparut avec vingt minutes de retard. En dénouant l'écharpe rouge dont il entourait ses épaules, il me jeta ma première leçon de relations sociales :

— Mon pauvre Omer, il faut toujours être en retard ! Convaincs-toi que tu es plus important que tes interlocuteurs. C'est eux qui doivent patienter en regardant fiévreusement leur montre ou leur smartphone. Lorsque tu es en position d'attente, tu te mets en danger. En plus, être à la bourre te permet de trouver quelque chose à dire en arrivant : du type les embouteillages, le temps

exécrable, etc.

— Peut-être, mais enfin mes parents m'ont appris à être à l'heure, répondis-je misérablement.

Le Grand Jacot leva les yeux au ciel. Je compris tout de suite que je venais de sortir une remarque déplacée. Parler de son père ou de sa mère et de l'éducation qu'ils nous prodiguaient était une faute de goût dans un milieu où l'on était supposé réfléchir par nous-mêmes, sans l'influence de personne.

Bref, il eut la bonté de passer sur cette erreur de jeunesse et poursuivit ses leçons :

— Être en retard donne l'air d'être décontracté. Ça fait le type qui ne se laisse pas impressionner par de basses considérations matérielles : tu vois ce que je veux dire ? Ou alors, ça peut envoyer le message d'un être très occupé. En affaires, c'est avantageux. Tes interlocuteurs n'oseront pas mettre en doute la gestion d'une entreprise dont le responsable croule sous les rendez-vous !

— Mais ne pas arriver à l'heure peut être dû à une simple erreur, Jacot !

— Ah ! Ah ! Le naïf ! Écoute-moi bien, Omer ! S'il y a une leçon à retenir de notre rencontre d'aujourd'hui, c'est de ne jamais reconnaître une bévue, quelles que soient les occasions ou les circonstances !

C'est ainsi que j'appris que le Grand Jacot entretenait une profonde culture du mépris pour autrui, dont il savait tirer bénéfice dans de nombreux épisodes de sa vie active. Il me donna un exemple de la situation type : le coup du retard en conférence !

— Quand tu veux éviter une réunion, arrive très en retard et demande à ce qu'on te résume le début. C'est la meilleure manière, à ma connaissance, pour avoir l'air de quelqu'un d'important qui a beaucoup d'autres choses à faire plus urgentes que de participer à cette modeste réunion.

Après sa théorie du retard, Jacot élargit son propos :

— Tu sais, Omer (c'est mon prénom), dans la vie, il y a une règle à retenir pour être tranquille où que tu te trouves : sois le premier ! C'est la seule façon d'éviter qu'on te dise ce que tu dois faire. Sois le premier, te dis-je ! Et souviens-toi que, pour y arriver, tous les moyens sont bons ! Martyrise les favoris, s'il faut les martyriser ! Complote dans les couloirs ! Mange de la banane, collectionne leurs peaux et mets-les sous les pas de tes adversaires ! Si tu ne fais pas ça, tu seras éternellement le type à qui l'on donne des instructions.

Je me récriai :

— Mais Jacot, jamais je ne pourrais faire de mal à un concurrent !

— Alors, tu ne seras jamais le premier. Je ne t'ai jamais demandé d'utiliser

des méthodes élégantes, je t'ai ordonné d'être le premier.

Heureusement, je n'avais ni l'âge ni les moyens pour appliquer la « théorie du premier » chère à Jacot. Je me contentais de la discuter.

— Je ne vais tout de même pas employer les procédés les plus lâches !

— Et pourquoi pas ? me lança Jacot. La lâcheté n'est pas un défaut, c'est une arme pour lutter.

Puis il regarda son téléphone. J'appris que faire semblant d'avoir un autre rendez-vous faisait partie de sa stratégie. Le smartphone est un excellent compagnon de mensonge :

— Excuse-moi, j'ai un message, il faut que je réponde.

Ce genre de réplique est une très bonne façon de s'extraire d'une conversation ennuyeuse.

Après avoir pianoté sur son mauvais alibi, Jacot se dressa, reprit son écharpe rouge (attribut important pour l'homme supérieur, dit-il), s'en entoura le cou et s'autorisa le temps de m'administrer un nouveau précepte :

— Et dis-toi bien, Omer, que, pour être le premier, il n'y a pas forcément besoin d'être le plus compétent, le plus malin ou le plus fort. Avoir une mentalité de premier, c'est dans tes gènes : tu l'as ou tu ne l'as pas.

## 2. Jacot et la prison

### Année 2021

Après le lycée, je n'ai plus entendu parler du Grand Jacot pendant plusieurs années. J'ai passé mon bac avec les honneurs et je suis entré à la fac. Parfois, je repensais à sa principale leçon de vie : être le premier. Petit étudiant en économie parmi des milliers d'autres, j'en étais loin. Très loin.

C'est en quatrième année, en 2021, que j'ai de nouveau été confronté à son nom.

Un copain, qui l'avait connu, me montra une coupure de presse sur Internet. Le Grand Jacot, qui ne doutait de rien, s'était lancé dans le business aux États-Unis. Il avait créé des boîtes de toutes sortes : vente de voitures, de hamburgers, de maillots de bain, etc. Puisqu'il n'avait pas pris le temps de poursuivre des études de gestion, il s'était rapidement fait remarquer par son incompétence dans le domaine du management. Plusieurs milliers de ménages avaient été grugés par ses méthodes. Au passage, il avait tenté de masquer ses insuffisances en empruntant beaucoup d'argent, qu'il n'avait pas vu la nécessité de rembourser. Tout aurait pu se passer entre gentlemen si ses créanciers n'étaient pas liés au milieu new-yorkais.

Plus tard, on apprendra que les caïds avaient mis le Grand Jacot face à un marché : ou bien il acceptait un petit emploi dans un trafic de substances illicites ou bien sa « carrière » de commerçant et sa vie de philosophe s'arrêtaient brutalement. En dépit de sa décontraction légendaire, son choix se porta clairement sur la première option.

C'est à ce moment-là qu'un problème supplémentaire survint : le FBI ne le suivit pas sur le terrain du commerce de cocaïne. Le résultat de tout ça, c'est que celui que nous persistions à appeler le Grand Jacot purgeait une peine de prison au moment où nous courions après nos diplômes.

Ayant appris son incarcération, je me demandais comment sa philosophie décomplexée et son cynisme légendaire résisteraient aux manières – disons viriles – des barons de la pègre américaine. J'avoue que j'aurais payé pour savoir ce qui restait de ses leçons de vie après quelques mois de pénitencier. À ce moment-là, nous étions deux ou trois à nous souvenir de lui et à être convaincus que nous ne le reverrions pas de sitôt.

C'était compter sans Maurice, qui avait toujours été le plus *jacophile* d'entre nous. Il admirait le Grand Jacot et en était tombé raide dingue depuis qu'il croupissait derrière les barreaux :

— Ce n'est pas possible, il faut le tirer de là ! Un type comme lui !

J'estimais qu'il ne méritait pas notre flatterie après avoir escroqué assidûment quelques centaines de ménages américains. Enfin, bref ! Maurice parvint à nous convaincre, Gérard et moi, de faire quelque chose.

Nous nous sommes souvenus que le père du Grand Jacot était quelqu'un d'important au sein du ministère de la Défense et, bien chapitrés par Maurice, nous prîmes rendez-vous avec ce gradé.

Après avoir passé plusieurs points de contrôle, nous avons cheminé dans des couloirs aux parquets luxueux de l'organisme consacré à la défense du territoire. Nous avançons, encadrés par des peintures relatant les hauts faits de l'armée française depuis Napoléon. J'aurais pu être impressionné par notre histoire militaire, mais Gérard me rappela opportunément qu'elle s'était traduite par des millions de morts qui auraient aimé vivre un peu plus longtemps.

Nous avons décliné et prouvé nos identités devant un capitaine, un lieutenant ou un je-ne-sais-quoi abondamment médaillé, puis nous fûmes mis en présence du colonel Pierre-Auguste Jacot.

Il nous reçut debout, ce qui nous permit de supposer que lui aussi avait été un Grand Jacot. Chez lui, tout était long, ses bras, ses jambes, son visage gris, sauf ses cheveux qui connaissaient régulièrement la coupe réglementaire.

Maurice, dans sa meilleure forme oratoire, entama le dialogue en lui faisant part de l'admiration que nous avons pour son fils. En opinant de la tête astucieusement, j'arrivai à faire celui qui partageait amplement son avis. Comme Gérard ne manifestait pas tout à fait le même enthousiasme, Maurice dut en rajouter plusieurs couches :

— Pour nous, votre fils était un exemple, mon colonel !

Je notais au passage que Maurice avait pris soin de s'informer du grade du père de Jacot. Bonne initiative ! Car, par la suite, nous eûmes l'occasion de nous frotter à sa susceptibilité. À la fin de la plaidoirie de Maurice, le militaire eut une première réaction qui en dit long sur sa relation avec notre collègue :

— Messieurs, je vous remercie de vous être déplacés, mais je n'arrive pas à comprendre l'intérêt que vous inspire ce grand connard !

L'insulte avait résonné durement. Maurice se figea, bouche bée. Gérard se demandait ce qu'il faisait là. Il ne me restait plus qu'à tenter de sauver la situation :

— Mon colonel, l'honneur et l'amitié que nous avons pour votre fils nous ont commandé cette démarche. Nous ignorions tout du fonctionnement des canaux diplomatiques, c'est la raison qui nous a conduits à solliciter votre aide. Ne

serait-il pas possible d'intervenir auprès du gouvernement américain pour obtenir une grâce ?

Je n'étais pas mécontent de ma diatribe. J'étais arrivé à prononcer le mot « honneur ». J'avais lu quelque part que c'était le terme qui faisait vibrer les militaires. Pour autant, je sentais que notre requête avait peu de chance de connaître une issue positive.

Nous sortîmes de l'entretien à reculons en nous inclinant comme des crétins, devant un gradé qui gardait un sourire ironique en coin, ce qui, sur le moment, m'échappa complètement.

Après cet épisode, je me trouvais soulagé : j'avais fait quelque chose pour le Grand Jacot. La surprise nous parvint quinze jours plus tard. Un SMS nous invita à accueillir notre « ami » à Orly dans les quarante-huit heures. Poussés davantage par la curiosité que par l'amitié, nous prîmes le chemin de l'aéroport.

\*\*\*

Un officiel français était là, devant nous, au moment où la porte de l'Airbus s'ouvrit. Je n'avais rien compris à son grade ou à sa fonction, mais à son air excédé, il était évident que sa présente mission lui cassait les pieds. Accueillir un parfait idiot qui s'était fait coffrer aux États-Unis, ça ne faisait pas partie des hauts faits militaires dont il rêvait.

Plus tard, on nous informa que la difficulté n'avait pas été d'extraire le Grand Jacot de sa cellule, mais plutôt de trouver, en échange de notre ami, un malfrat new-yorkais d'une envergure aussi petite que la sienne dans les prisons françaises.

Lorsque le Grand Jacot parut en haut de la passerelle, je me demandai si je n'étais pas victime d'une hallucination temporelle. Il était tel que je l'avais connu : grand, décontracté, un léger rictus rigolard au coin de la bouche, et un regard bleu ciel qui semblait ne jamais trembler. Bien sûr, il avait la coupe de prisonnier, c'est-à-dire plus un cheveu sur le crâne, mais globalement, il n'était pas possible de ne pas le reconnaître.

Il y eut un bref tête-à-tête entre le gradé français et un Américain. Puis nous fûmes poussés en avant par une adjudante de service qui commandait un escadron de cameramen et de photographes. Je compris que nous devions tomber dans les bras du Grand Jacot :

— Jacot, m'écriai-je en forçant ma voix, à laquelle j'essayai de donner une teinte d'émotion.

Nous nous enlaçâmes et il me tapota longuement l'épaule, alors qu'il me parut